



HAL
open science

Que peuvent nous enseigner une collection de témoignages littéraires d'ambiances urbaines ?

Marc Crunelle

► To cite this version:

Marc Crunelle. Que peuvent nous enseigner une collection de témoignages littéraires d'ambiances urbaines ?. *Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances*. Septembre 2016, Volos, Greece, Sep 2016, Volos, Grèce. p. 277 - 282. hal-01409170

HAL Id: hal-01409170

<https://hal.science/hal-01409170>

Submitted on 12 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Que peuvent nous enseigner une collection de témoignages littéraires d'ambiances urbaines ?

Marc CRUNELLE

Faculté d'Architecture de l'Université Libre de Bruxelles, Belgique,
marc.crunelle@ulb.ac.be

Abstract. *What can we learn from a collection of more than one hundred and fifty quotes on sounds and smells of cities? 1. The astonishment of certain practices of the past; 2. it brings old paintings, engravings of cities back to life, in a very vivid manner; 3. it also shows that these accounts come closer to the contemporary world, because; 4. in all these descriptions, the only real instrument of measurement is Man and because our sensory "instruments" have not changed in 5000 years, so that these texts speak so obviously to us; 5. if we have drawings that are 15,000 years of age and sculptures that are much older, these quotes are the only acoustic experience prior to our modern methods of recording; 6. we can build sonic and olfactive maps of old cities.*

Keywords : *sons, odeurs, villes d'Europe, littérature de voyage*

La genèse

L'idée de collecter des textes ayant pour thème les ambiances sonores et olfactives de villes européennes a pour origine la lecture de deux ouvrages : « *Le paysage sonore* » de Murray Schafer et celui d'Alain Corbin, « *Le miasme et la jonquille* ». L'impression qu'ils m'ont faite a vraiment provoqué le déclic de départ.

Ainsi, l'évocation des crieurs de rues de Londres et du tintamarre régnant dans certains quartiers de Paris, les protestations contre les chanteurs de rue et la signification des différents rythmes des cloches, le fracas des meules, les chants des ouvriers, et tous les signaux sonores utilisés dans les villes moyenâgeuses que Murray Schafer utilisait dans son ouvrage pour illustrer ce qu'il appelait « *le paysage sonore* », étaient une découverte et quelque part prêchaient à un convaincu.

Ensuite, celui d'André Corbin, « *Le miasme et la jonquille* » dans lequel il reprend la description des puanteurs entourant le château de Versailles, l'irrespirable odeur d'urine et d'excréments relatée par Pierre Chauvet à propos du Palais Royal d'une si belle ordonnance ou encore celles de « *la rue la plus puante du monde* », rue du Pied-de-Boeuf, dénoncée par Louis Sébastien Mercier.

La vivacité de ces descriptions m'avait alors fort frappée.

J'y voyais la vie urbaine comme on n'en parlait pas dans les cours sur l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme, la réalité vécue de tel quartier, de tel espace et qui provoquait le plus souvent en moi l'étonnement et je me disais « Ah bon ! c'était donc ainsi ? » J'avais en effet des difficultés à associer le luxe et les ors, les nobles en jabots, en perruque avec l'odeur d'urine et de matières fécales qui devait régner

dans les couloirs de Versailles, je ne parvenais pas à faire coexister ces deux images ensemble : les salons prestigieux avec l'odeur d'urine !

L'excitation de ces descriptions me poussa à en savoir plus, à en connaître davantage. Or, la majorité des ouvrages parlant du rôle et de l'importance des sens du passé ne mentionnaient seulement que 2 ou 3 exemples (ce qui ne faisait que renforcer l'impact des ouvrages de Corbin et de Schafer).

Devant cette frustration, je me suis mis en tête d'en récolter au départ, une centaine de chacune de ces modalités sensorielles, désirant bâtir par là une base de données consistante à partir de laquelle on pourrait avoir une idée plus précise des ambiances sonores et olfactives des villes d'antan comme d'aujourd'hui.

Depuis, un site internet regroupant un plus grand nombre de ces citations a été créé fin 2011 : www.lavilledessens.net

Le choix des citations

D'une part, voulant rester dans une approche phénoménologique, je n'ai recherché que des extraits de récits de voyageurs, des lettres ou des communications personnelles, excluant tout extrait de littérature romanesque (parce que je me méfiais des phantasmes sonores imaginés par certains auteurs, ou de descriptions lyriques nées de l'imagination s'emballant à propos de sons, des bruits et des odeurs urbaines).

Mais d'autre part, parce qu'il existe déjà une base de données regroupant des descriptions littéraires d'ambiances sonores consultables sur le site de Barry Truax : « *World Soundscape Project Sound References in Literature* »⁵. Or, les sources de celle-ci se basaient essentiellement sur la littérature romanesque et la Bible.

Pourquoi des récits de voyageurs ? Parce qu'il est difficile de décrire sa propre ville, son environnement sonore quotidien, le milieu acoustique dans lequel on baigne tant on y est habitué. Par contre, en voyageant, nous sommes surpris par une odeur inconnue, par le vacarme régnant dans certaines villes, par la fraîcheur des ruelles madrilènes telles des canyons. La rencontre avec une ville nouvelle nous étonne, nous fait prendre conscience de sa différence, de sa singularité, de ce à quoi nous ne sommes pas habitués, de sons inaccoutumés, de bruits inconnus, d'odeurs surprenantes, voire insupportables.

L'expérience vécue, la valeur des descriptions directes, c'est ce que je retrouvais dans ces textes même si Henri James va jusqu'à écrire que ce n'est que de la « *perception en surface* ».

Et comme le précise Paul de Musset : « *Le lecteur m'excusera si je ne prends pas l'engagement de lui parler de tout. Je choisirai ce qui m'a particulièrement frappé ; je donnerai mon opinion et non celle de mon voisin. Lorsque je dirai : "telle chose est," il faudra sous-entendre cette restriction : "selon mon sentiment" » ; et le marquis de Beaufort : « Je donne au public ces lettres, telles que je les ai écrites, des lieux que j'ai parcourus. Tracées rapidement, sous le feu de mes impressions, si, comme je le pense, elles contiennent quelques réflexions utiles, une plus grande correction, plus d'élégance de style ne feraient qu'altérer l'entière franchise de mes écrits. »*

1. <http://www.sfu.ca/~truax/>

Le problème de l'objectivité

Ces citations, tout étant subjectives, se regroupant donnent une image plus complète de l'ambiance sonore d'une ville. Hippolyte Taine, dans son introduction à « *Notes sur l'Angleterre* », s'en explique et rend l'esprit de ces prises de notes : « *les Anglais ont une habitude très bonne, celle de voyager en pays étranger, et, au retour, d'écrire leurs remarques ; les divers témoignages ainsi recueillis se complètent, se contrôlent et se corrigent l'un par l'autre. Je pense qu'en cela nous ferions bien d'imiter nos voisins, et, pour ma part, je l'essaye. Que chacun dise ce qu'il a vu, et seulement ce qu'il a vu ; les observations, pourvu qu'elles soient personnelles et faites de bonne foi, sont toujours utiles.* »

Ces descriptions « de bonne foi », on en retrouve la sincérité dans les lettres de Victor Hugo, de Brosses, de Viollet-le-Duc et chez d'autres auteurs qui n'ont jamais cherché à être publiés tels Henrica Rees Van Tets, André Jacobsen, dont les notes de voyages n'ont été retrouvées qu'à la fin du XXe siècle. Il n'y a pas d'effet, de gonflement, mais des descriptions authentiques de témoignages vécus. Tout comme le marquis de Beaufort, lorsqu'il écrit : « *Il est des gens qui voyagent pour pouvoir dire aux autres : j'ai vu ! moi, je voyage pour pouvoir me dire à moi-même : j'ai vu.* » (p. 138) et plus loin : « *C'est une chose étonnante que l'immense différence qui existe entre voir et entendre parler ; la vue des choses elles-mêmes a une puissance incomparable sur notre âme ; elle laisse bien loin derrière elle les récits, les descriptions, les études les plus laborieuses.* » (p. 186)

Enfin, une majorité des textes choisis datent du XIXe siècle. C'est effectivement là que j'ai trouvé un maximum de descriptions urbaines. Comme le disait un ancien professeur : « *le XXe a tout photographié et le XIXe a tout décrit* ».

Le regroupement, premières impressions

Le regroupement fut long : on peut en effet lire des récits entiers de voyage sans y trouver une seule description autre que visuelle, historique ou sociologique. De grands voyageurs, tel Paul Morand, sont très avares sur les sujets qui m'intéressaient.

Premières impressions

Ces citations, mises bout à bout, avec pour seul classement l'ordre chronologique de leur notation, prennent à la lecture, une forme étonnante qui tient à la fois d'une *poétique de la sensation* et d'un long collage surréaliste.

En effet, dans cette suite d'énumérations serrées et dans leur juxtaposition sans autre ordre que des dates, nous sommes à la fois le plus directement en contact avec le monde des sons et des odeurs et en même temps pas loin d'un « cadavre exquis » ! À la lecture de ce matériau brut de découverte, on ne sait ce que la description suivante fera revivre et c'est à chaque fois une surprise, en fait tel que cela se passe dans la vie : le saisissement d'une sonnerie se fait en effet toujours par surprise ; c'est à notre insu que le son du carillon nous tire d'une rêverie ou qu'un bruit inquiétant nous pousse à explorer plus loin.

Ce qui au départ se voulait une compilation simple, telle une succession de fiches un peu neutres, est devenu, sans que je le veuille, une étonnante boîte à surprises.

L'effet

Une fois l'ambition de rassembler arbitrairement une centaine de citations atteinte, que provoquent ces textes ?

D'abord, l'étonnement.

L'étonnement de découvrir des pratiques du passé si éloignées des nôtres. Je pense à un cas : les 30 000 chiens qui rôdent dans les rues de Lisbonne et qui importunent le sommeil de William Beckford, choses qu'on ne voit jamais en peintures, gravures ou dessins !

L'étonnement encore de choses que je ne savais pas ou dont je n'avais jamais entendu parler comme les plaintes contre le bruit déjà existant dans la Rome antique.

L'étonnement face à la distorsion engendrée par notre culture hypervisuelle déformant notre connaissance des villes et de la réalité complète des ambiances urbaines. L'expérience de l'architecture est bien *multisensorielle*, et le fait de réduire cette multitude d'impressions seulement à des dessins, à des photos, l'ampute d'une grande partie de ses constituants.

« Ceci, écrit Marshall McLuhan, *n'implique-t-il pas d'une distorsion de la réalité qui découlerait de l'invention d'un moyen uniforme de traduire tous les aspects de notre univers dans la langue d'un seul de nos sens peut servir à enfermer une culture dans le sommeil. Le réveil se produit lorsque l'excitation d'un autre sens alerte le dormeur* ».

Cela redonne vie aux images du passé. Ce rassemblement de descriptions sonores et olfactives, cette lecture « physique » de la ville, donne une vivacité aux peintures de cités que nous connaissons, aux gravures que tout le monde a vu, et qui sont muettes. De plaquer une citation sonore sur ces images silencieuses ajoute une dimension humaine. Nous connaissons tous ces vues d'architecture et de rues aux rares personnages, ces places anciennes photographiées probablement un dimanche matin afin de les capter désertes. Même dans les films muets montrant le trafic des rues de Paris au début du XXe siècle, « *on voit le bruit, mais on ne l'entend pas* », comme écrit Nooteboom.

Ces extraits littéraires sont de véritables **réactivateurs de mémoire**. Que l'on veuille ou non, on a une part active dans la lecture de ces textes qui fait qu'on réanime des souvenirs, qu'on donne une dimension sonore à des images qu'on connaissait pourtant très bien.

Parfois un détail déclenche une série d'interrogations ou nous entraîne à faire une relecture de choses. Ainsi, par exemple en 1933, un jeune voyageur anglais, Patrick Leigh Fermor, note qu'il est réveillé par le bruit des sabots sur le pavé dans une ville des Pays-Bas et instantanément, je revois des illustrations, des peintures, d'anciennes photos du début du XXe siècle sur lesquelles bon nombre de personnages étaient chaussés de sabots, images où le martèlement des chaussures en bois était absent. Cette description ramène des souvenirs à la surface, relie des informations diverses, associe des images silencieuses à une réalité sonore gommée dans les représentations visuelles. Plus loin ce même voyageur note « *Quand les enfants quittaient en trombe la salle de classe dans un cliquetis de sabots miniatures* » : bruits depuis longtemps disparus de notre quotidien. Lorsque je lis

Victor Hugo qui, regardant le soir au bord du Rhin la ville de Mayence, quand tout bruit s'est éteint et notant que seul le son des 17 moulins à eau continuant de fonctionner, je regarde les anciennes gravures de ce fleuve autrement.

Les textes racontent d'autres vécus qui ont la potentialité de nous faire rêver, d'éveiller d'autres souvenirs, de nous rappeler d'autres dimensions urbaines n'apparaissant jamais en photos.

Ceci nous pousse également à une « relecture » et un questionnement à propos de certains bâtiments du passé. À propos de la célèbre « maison sur la cascade » de Frank Lloyd Wright, combien d'architectes se demandent si le site sur lequel elle est construite n'a pas un environnement trop bruyant ?

Que peut-on en tirer comme enseignement ?

En quoi ces descriptions nous semblent si proches, nous parlent si directement, éveillent en nous la réflexion ?

Ceci est le domaine de la perception et cela tient à 2 facteurs : 1. on est dans le domaine de l'humain, « du vécu, du perçu, du senti », comme disent les psychologues, mais surtout, dans tous ces témoignages, **l'homme est le seul instrument de mesure** et c'est ce qui fait que l'on se sent proche des ces auteurs ; 2. l'appareil sensoriel de l'homme n'a pas changé en 2000 ans. C'est parce que nous avons les mêmes yeux, les mêmes oreilles, les mêmes nez que nous pouvons revivre identiquement certaines expériences de couleurs décrites par Goethe, expérimenter la focalisation des sons au centre d'une coupole, comme dans le hall de l'Altes Museum de Berlin, saisir l'échelle du geste des peintures de Lascaux, revivre l'odeur de la terre mouillée après la pluie, de l'herbe fraîche coupée décrites par tant d'auteurs, retrouver les intentions des architectes grecs en regardant attentivement les corrections optiques mises en place dans les temples doriques.

C'est donc le même homme que nous que nous retrouvons dans ces textes parlant des villes anciennes, de quartiers disparus, de métiers oubliés.

L'intérêt de ces récoltes tient aussi au fait qu'elles sont les seuls témoignages que nous possédons des odeurs et des sons d'antan.

On me dira qu'il n'en était pas de même auparavant, et que c'est illusoire, que les choses ont changé et que c'est surtout, comme le dit André Corbin, le seuil de tolérance vis-à-vis des sons et des odeurs qui a radicalement changé au point qu'il est presque impossible de revivre ces mêmes impressions que celles décrites. Il est vrai que le seuil de tolérance a changé, mais des odeurs très fortes, on peut encore les expérimenter dans les ruelles de Calcutta ou dans les teintureries de Marrakech. L'odeur âcre due aux urines servant à fixer les couleurs est très puissante et très prenante. Mais, du fait de l'habitude, on la remarque de moins en moins au bout d'un moment. L'odeur de corps humain en décomposition est une chose inoubliable. Sensoriellement parlant, 100 dB au Moyen-Âge = 100 dB aujourd'hui. Il est vrai aussi que ces témoignages sont subjectifs et personnels. Mais cela reste des témoignages de gens ayant pris conscience de la chose au point de la noter. De nombreuses expériences sur la perception ont montré combien la disparité entre personnes peut être grande : des gens n'entendent pas des sirènes hurlantes de 120 dB, d'autres personnes ne sentent pas des effluves très puissantes émises juste à côté d'elles et

dans un même orchestre, l'écart de perception du seuil d'audibilité entre deux musiciens peut aller jusqu'à 60 dB ! Tout ceci en montre la relativité de la chose, mais c'est identique aujourd'hui.

Ces descriptions littéraires sont les seules archives sonores que nous ayons pour des époques lointaines.

Si nous possédons des sculptures vieilles de plus de 20 000 ans, des dessins tracés au charbon de bois vieux de 30 000 ans dans la grotte Chauvet, les enregistrements sonores ont un peu plus de 100 ans.

Nous avons de nombreuses vues montrant des scènes de vie de villes anciennes, mais il est frappant, lorsqu'on regarde des tableaux anciens, des dessins ou de vieilles photos montrant des rues animées par la foule des chevaux, badauds, colporteurs, etc..., ou des places de marché remplies de monde, de les trouver silencieuses et inodores. Ces facteurs pourtant si présents dans la réalité, une fois peints ou imprimés sur papier, ont perdu leurs caractéristiques et leurs intensités. Les foules sont devenues muettes, les sabots des chevaux sur les pavés, silencieux, les rues sans odeurs, et les bâtiments exposés au soleil ont perdu leur rayonnement de thermique. Toutes ces caractéristiques si présentes dans le vécu, **parce qu'invisibles et transparentes**, se trouvent gommées du fait qu'on ne parvient pas à les représenter visuellement.

Ces citations nous permettent de dresser des cartes sonores et olfactives de cités anciennes, outils pouvant aider les historiens dans leur recherche d'aspects de la vie dans nos villes du passé.

Enfin, la lecture de ces textes nous induit indirectement à être plus présent au monde.

Références

- Beaufort marquis de (1839), *Souvenirs d'Italie par un catholique*, Bruxelles, Société des Beaux-Arts, introduction
- Beckford W. (1986), *Journal intime au Portugal et en Espagne, 1787-1788*, Paris, Librairie José Corti, p. 40
- Corbin A. (02.09.2010), émission *Hors champ*, France Culture
- James H. (1987), *Voyage en France*, Paris, pavillon poche, Robert Laffont, p. 16
- Leigh Fermor P. (2003), *Le temps des offrandes – À pied jusqu'à Constantinople : de la Corne de Hollande au moyen Danube*, Paris, Payot/Voyageurs, p. 45
- McLuhan M., (1977), *La Galaxie Gutenberg*, Paris, Gallimard, coll. Idées, pp. 146-147
- Paul de Musset P. (1864), *Voyage pittoresque en Italie*, Paris, Belin-Leprieur et Morizot, Editeurs, introduction, p. VII
- Nooteboom C. (1993), *Chemin d'Espagne*, Arles, Actes Sud, p. 21
- Taine H. (1910), *Notes sur l'Angleterre*, Paris, Hachette, introduction

Auteur

Marc Crunelle est architecte, sculpteur, docteur en psychologie de l'espace, professeur honoraire à la faculté d'Architecture de l'Université Libre de Bruxelles.